

Petrus de Ponte, dit Pontanus (ca 1475/79-1529)

Né à Bruges entre 1475 et 1479, Petrus de Ponte¹ devint aveugle à l'âge de trois ans, après avoir contracté une maladie infectieuse. Nous ne savons rien de sa famille, si ce n'est qu'elle ne semble plus s'être occupée de son éducation après sa maladie. Pontanus fut alors placé ou recueilli à l'abbaye Saint-Bertin, à Saint-Omer. Il y passa la majeure partie de son enfance et de sa jeunesse et fréquenta l'école du monastère où il apprit les belles-lettres. Peut-être séjourna-t-il aussi à l'abbaye Saint-Vaast d'Arras, sans qu'aucune certitude puisse être obtenue sur ce point. Vers 1500, il étudiait à Paris, au Collège de Boncour. Cet établissement, spécialisé dans l'enseignement de la grammaire, était réservé aux étudiants de la faculté des arts de Paris qui appartenaient à la nation de Picardie, c'est-à-dire à ceux qui étaient originaires des diocèses des Pays-Bas et de Liège.

Devenu *magister artium*, maître ès arts, Petrus de Ponte demeura au Collège de Boncour où, de 1505-1506 à sa mort, il enseigna les humanités. Selon ses propres dires, il donnait six heures de cours par jour. Il se maria à l'époque où il commença à professer et eut plusieurs enfants, dont au moins un fils, Félix, auquel il dédia deux de ses ouvrages.

Bien qu'il fût fort absorbé par ses occupations professionnelles, Pontanus publia une trentaine d'ouvrages² qui se rattachent à trois genres bien distincts, la poésie, la littérature de piété et les manuels grammaticaux et stylistiques. Il n'y réussit pas avec un égal bonheur. En effet, ses talents de versificateur ne semblent pas avoir convaincu ses contemporains. Pontanus dédiera en vain ses œuvres au roi Louis XII et à son successeur François I^{er}, de même qu'à Charles Quint et à Marguerite d'Autriche. Aucun ne lui accordera la faveur de son mécénat, ce dont le poète malheureux concevra quelque amertume. Il faut pourtant reconnaître que les pièces qu'il a composées paraissent aujourd'hui bien artificielles. Seules ses églogues, *Decem eclogae hecatostichae*, parues à Paris en 1513 et inspirées de l'œuvre du carme italien Baptista Mantuanus, lui valurent des louanges.

De même, ses ouvrages de piété ne semblent pas s'être distingués de l'abondante production qui leur était contemporaine. Citons néanmoins un cantique sur la vie et la passion du Christ, *De vita et passione dulcissimi Jesu* (Paris, s.d.) et un poème sur sainte Geneviève, *Incomparanda Genovefeum* (Paris, 1512).

Par contre, de Ponte, surnommé l'Aveugle de Bruges (*caecus brugensis*) connut une réelle notoriété dans les milieux humanistes pour ses travaux et manuels touchant la langue latine, qui furent plusieurs fois réédités. Il publia un précis grammatical (*Grammaticae artis isagoge*, Paris, 1514) et un traité de grammaire et de stylistique détaillé, en deux parties (*Ars grammaticae*, Paris, 1514 et 1515). Il compléta ce dernier par un traité de prosodie (*Ars versificatoria*, Paris, 1520) ainsi que par un autre volume consacré aux figures de style (*Liber figurarum*, Paris, 1521). Quoiqu'ils fussent solides et présentés de façon méthodique, ces ouvrages, tout en étant estimés, ne réussirent jamais vraiment à s'imposer face aux productions du grammairien flamand Jean Despautère. Dès 1514, Pontanus s'engagea d'ailleurs contre ce dernier dans une polémique dont le prétexte était philologique mais dont l'âpreté indique que l'enjeu était tout autre: il s'agissait ni plus ni moins de conquérir le marché du livre scolaire. De façon assez gênante, de Ponte attaqua encore férocelement son concurrent dans son *Liber figurarum*, paru en 1521, alors que Despautère était décédé un an auparavant. Mais peut-être l'auteur, au moment où il s'éleva d'une plume vengeresse contre son rival, n'avait-il pas encore eu connaissance du trépas de ce dernier. Quoi qu'il en soit, en dépit de sa disparition précoce, Despautère était devenu la référence incontestée de la plupart des établissements d'enseignement en matière d'ouvrages

1 A. Dewitte, s. v. *Ponte (Petrus de)*, in *Nationaal biografisch woordenboek*, t. 7, Bruxelles, 1977, col. 721-723; A. Roersch, s. v. *Pontanus (Petrus)*, in *Biographie nationale de Belgique*, t. 18, Bruxelles, 1905, col. 13-16; J.-N. Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas ...*, t. 6, Louvain, 1765, p. 34-38.

2 Voir le détail critique des œuvres et des éditions dans la *Bibliotheca belgica*, éd. F. Van der Haeghen et M.-Th. Lenger, t. IV, Bruxelles, 1964, p. 703-726.

grammaticaux³. Aussi l'emploi des manuels et traités de Pontanus semble-t-il, après un bref succès, s'être limité au Collège de Boncour, où celui-ci enseignait, et à l'école latine de son ami Éloi Hoeckaert à Gand.

À côté de ces ouvrages à la fois reconnus et délaissés, Petrus de Ponte a également publié un recueil de proverbes (*Paremiarum... secunda editio*, Paris, ca 1511) tirés des auteurs classiques et chrétiens, et des observations sur le vocabulaire biblique et liturgique. Il a également procuré une édition de la *Pharsale* de Lucain (Paris, 1512).

L'Aveugle de Bruges se révèle ainsi être un humaniste accompli, rompu à l'étude des belles-lettres, mais qui se voulait avant toutes choses humaniste chrétien. Admirateur d'Érasme et correspondant de Lefèvre d'Étaples qu'il tenait en haute estime, Pontanus fréquentait le groupe qui avait auparavant compris les frères Fernand (voir ce nom) et qui était désormais composé de Lefèvre, de Josse Clichthove, de l'imprimeur Josse Bade et de Fausto Andrelini⁴. Il partageait avec ces derniers un même idéal : concilier l'humanisme et le christianisme.

Dans ses poèmes ainsi que dans les pièces introductives ou annexées à ses œuvres philologiques, Pontanus a souvent glissé des éléments de sa biographie et de sa pensée personnelle. Il s'est ainsi exprimé sur sa cécité dans quelques vers d'une poésie dédiée au jeune prince Jean de Bourbon, parue pour la première fois en 1511⁵. Ce témoignage est constitué de huit hexamètres dactyliques. Nous les reproduisons ici en y adjoignant une traduction personnelle rudimentaire, avant d'en proposer un bref commentaire.

fo
« *Me caecum dedit ille dies quo daemonis astu
In cruce sotherem fixit appella meum.
Maxima quod misere mihi dat lenimina sortis,
Nec me p̄rbis domino condoluisse piget.
Non geminos tamen haec oculos fortuna subegit.
Nam prope nascenti dirutus alter erat.
Me quedam scabies puerorum corpora laedens,
Arripuit, posita lumen ademit ope.* »

« Ce jour me rendit aveugle, où, par une ruse du démon, le peuple assemblé (l'Appella) fixa mon sauveur sur la croix.

Ce qui me donne misérablement de grandes consolations de mon sort, et ne me rend pas mécontent d'avoir souffert avec le maître du monde.

Cependant, ce malheur n'a pas soumis [mes] deux yeux.

En effet, l'un était ruiné presque en naissant. Une sorte de gale blessant les corps des enfants, m'a assailli, [et m'] a ôté la lumière en s'installant. »

Ces quelques lignes nous offrent tout d'abord des informations sur les circonstances entourant la cécité de Pontanus. Ce dernier était né borgne, ou l'était devenu peu de temps après sa naissance. Il a ensuite contracté – à l'âge de trois ans, selon d'autres sources – « une sorte de gale », une maladie infantile, sans doute infectieuse, qu'il est difficile d'identifier. Celle-ci lui a définitivement fait perdre la vue un vendredi saint.

C'est alors que l'Aveugle de Bruges nous présente son opinion sur sa propre condition. Il tire une signification particulière de la date où le malheur l'a frappé car, pour lui, celle-ci n'est point indifférente. Être touché par une maladie aveuglante le jour même où Jésus a été crucifié par une foule aveuglée fait de la victime du sort une figure christique. Écho des souffrances du Christ sur la croix, la cécité qui, au jour de la passion, a privé Pontanus de la lumière terrestre est, en retour, riche de promesses d'éternité. Un croyant peut-il rêver plus grande consolation ? Dans les vers latins qu'il consacre à ce qu'il appelle néanmoins son « infortune », de Ponte ne fait que développer la devise qu'il s'était choisie et qui figure en grands caractères sur la page de titre de ses ouvrages : « *In te Jesu spes mea recumbit* »⁶.

Frédéric VANHOORNE ●

3 R. Hoven, notice sur *Despautère (Jean)*, in *Centuria latina II*, Genève, 2000 (à paraître). Nous remercions l'auteur qui nous a aimablement communiqué son manuscrit.

4 J.-P. Massaut, *Josse Clichthove et la réforme du clergé*, t. 1, Paris, 1968, p. 105-106, 223.

5 *Petrus de Ponte cecus brugensis ad illustrem adolescentulum Iohannem Borbonium de libelli formula & sue cecitatis infortunio*. Ce poème a d'abord paru à la suite du recueil de proverbes compilé par Pontanus (*Paremiarum gallico & latino sermone contextarum secunda editio...*), Paris, ca 1511, fol. ult. (= [fol. 13]). Avec quelques variantes, ce texte a également été publié in fine dans deux éditions de la seconde partie de la grammaire de Pontanus (*Secunda pars artis grammaticae*, Lyon, 1527, fol. CXX verso ; *Sequenda pars artis grammaticae*, Paris, 1529, [fol. CXXXI]).

6 Jésus, c'est en toi que repose mon espoir.